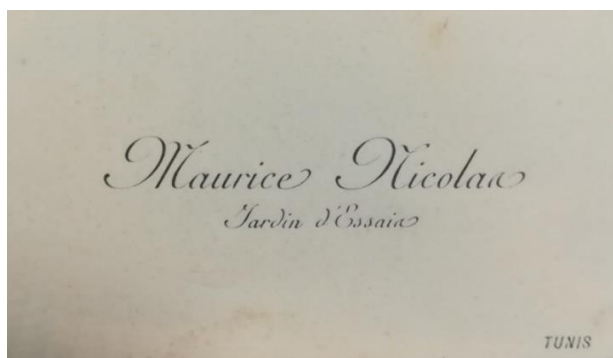


Les enfants abandonnés à la découverte des colonies au début du XXe siècle Maurice NICOLAS à Madagascar

Maurice Nicolas est né le 31 mai 1880 à Paris, dans l'île Saint-Louis, d'une mère originaire de Carpentras, abandonnée par son compagnon. L'administration a validé la demande de la mère de cacher « sa faute » et l'abandon de l'enfant à ses propres parents, et même recommandé la discrétion.

Le 16 juin 1880 Maurice Nicolas (immatriculé n° 63 991) est envoyé dans l'agence de Château-Chinon. Au recensement de 1881, on le trouve chez Jean Coppin, à Château Chinon Campagne. La mère demande des nouvelles de son enfant en septembre.

C'est un bon élève, et son directeur d'agence, M. Guyot, se démène pour le faire admettre à l'Ecole d'horticulture de Villepreux le 19 août 1893, avec Emile Delgove¹, Schwartz et Alphonse Edwards, issus de la même agence : « *C'est un enfant modèle, il est plein de gentillesse, il a une passion pour aller chez vous et j'ai la certitude que vous m'en ferez des éloges. Il a eu son certificat d'études l'an dernier, malgré cela il n'a cessé de fréquenter l'Ecole, de sorte que son instruction primaire est très bonne.* » (Lettre de M. Guyot du 11 juillet 1893)



A sa sortie de Villepreux au printemps 1897, il est placé au Jardin d'essai de Tunis. Il donne des nouvelles au directeur de Villepreux (M. Guillaume) le 11 septembre 1897 : « (...) *En ce moment la température commence à baisser seulement. Nous avons été quelques jours de suite avec une chaleur très forte. Ce surcroît de chaleur nous a causé à tous quelques maux de tête (...). Beaucoup de soldats sont pris de la fièvre typhoïde, mais nous en sommes garantis d'après notre nourriture et l'abondance d'air frais que nous avons à proximité. (...) Malgré la quantité d'eau que nous possédons nous ne pouvons avoir en été que des plantes grillées par les vents chauds du sud. Notre reconsolement repose sur l'hiver qui est attendu avec impatience. Nous n'avons encore fait aucun voyage d'excursion aux alentours car la chaleur domine de trop.* »

Il mène, en 1900, le mouvement de protestation contre le directeur, Jean Dybowski², à qui les stagiaires reprochent d'avoir fait des promesses (de postes de fonctionnaire) qu'il ne pouvait et, d'après eux, ne comptait pas tenir.

¹ Voir biographie dans la même rubrique « Madagascar »

² Le même Jean Dybowski, devenu ensuite directeur du Jardin colonial de Nogent-sur-Marne, se verra reprocher d'utiliser les anciens élèves de l'Ecole Le Nôtre comme main d'œuvre (gratuite) sans leur donner accès à la formation. L'Ecole cessera alors d'y envoyer ses anciens élèves.

Après avoir accompli son service militaire à Bizerte, il part, en octobre 1902, occuper une place de chef de multiplication, à la station d'essai de L'Svolaina près de Tamatave (Madagascar). Le Bulletin des anciens élèves de l'Ecole 1903 relate son arrivée à Tamatave, qu'il visite : « ville très coquette : quelques belles rues la sillonnent, bordées de maisons d'un style élégant et qu'entourent des jardins bien décorés. Le grand boulevard Galliéni suit le bord de la mer planté de cocos nucifera et sur lequel circule un tramway à vapeur. On trouve un théâtre ouvert trois mois de l'année seulement et enfin une gare où vient prendre naissance un chemin de fer qui dessert quelques localités de la côte ; c'est le commencement de la civilisation. Tout fonctionnaire débarqué connaissant ou non son lieu d'affectation, doit s'assurer dans la province où il débarque que l'Administrateur ait reçu du Gouverneur Général une dépêche confirmant la nomination. Il me fallut donc attendre dix jours et pendant ce temps dépenser bêtement de l'argent. J'en profitai pour faire des achats : l'Administration fournit seulement des cases, mais depuis le lit jusqu'au balai, il faut se monter à ses frais, en voilà pour six mois à s'endetter, car, bien entendu, tout est majoré aux colonies. Enfin, après cette attente de dix jours, nous voilà en route avec des porteurs, le lit d'un côté, les boîtes de l'autre, et que de réflexions amusantes n'ai-je pas entendues ! Au bout de trois heures de marche, nous voilà arrivés. (...) Les cases ont été très bien construites par le Génie ; elles sont sur des mamelons et entourées extérieurement de pétiotes de feuilles de Ravanella coupés en deux ; l'intérieur est en planches avec parquet et plafond, les portes sont vitrées, on a trois pièces et une cuisine, véranda de trois mètres de côté. La station est vaste et comprend l'agriculture et l'horticulture. Une rivière dont elle porte le nom la traverse au milieu, des pirogues la sillonnent de toutes parts pour les transports. Un Inspecteur a la Direction de la Station au point de vue administratif. J'ai le titre pompeux de chef de multiplication et suis chargé des pépinières. L'Svolaina doit devenir le centre des autres stations et le temps que l'on y passera servira à l'avancement, on y viendra faire une sorte de stage pour éviter les mécomptes survenus jusqu'alors à cause de l'inexpérience de jeunes gens fraîchement débarqués aux colonies. »

Le Bulletin 1904 publie sa lettre du 18 décembre 1903, dans laquelle il se préoccupe déjà de sa retraite et signale que la période est chaude et assez fatigante, le travail assez ardu.

Le Bulletin 1907 annonce son mariage et publie sa lettre du 19 février 1906, dans laquelle il annonce qu'il va aller en congé en France.

Le 10 mai 1907, il déclare : « Le couple à l'union duquel vous avez bien voulu assister le 5 juillet 1906, à Saint-Germain, vous annonce la bonne venue de son premier bébé. Comme vous pouvez en juger, nous n'avons pas perdu de temps. Tout s'est bien passé, et l'enfant est fort et très bien conformé. La maman est en bonne voie de rétablissement. »

Le 31 décembre de la même année, il écrit : « Les stations d'essai qui, jusqu'à présent, ont coûté fort cher et n'ont donné que des résultats médiocres, seront fortement délaissées, on y entretiendra seulement ce qui s'y trouve. Le grand effort se portera sur le centre de l'île, parmi la population Hova. Des agents seront détachés dans les centres les plus peuplés, et donneront des conseils aux indigènes sur les cultures qui peuvent être rémunératrices pour eux.

La sériculture est la question qui passionne le plus en ce moment. Il est probable que l'effort qui sera donné ne sera pas vain, car la population Hova est très dense et se trouve sur un sol ingrat, en plus elle est intelligente. Quant aux cultures à faire pour l'Européen, on s'aperçoit qu'il y a peu de satisfaction à attendre. Le projet a déjà reçu un commencement d'exécution ;

c'est ainsi que Delgove³ est depuis deux mois à Fianarantsoa. Il s'occupera de cette province. Pour moi, je suis en ce moment en stage de trois mois à Tananarive, et j'irai en février à Antsirabé. Notre rôle sera intéressant si nous arrivons à persuader l'indigène. Il ressemblera beaucoup à celui de Professeur d'Agriculture en France.

Y a-t-il quelques nouveaux camarades partis aux Colonies, les placements deviennent durs ; d'autre part, on a tellement trompé les gens, que tout le monde réfléchit avant de s'engager. »
Les Bulletins 1908 et suivants le recensent comme « professeur d'agriculture à la station de Manisana, Tananarive », jusqu'en 1912 où son poste est indiqué à Antsirabé.

Ce qu'il confirme dans une lettre du 20 juin 1912 : « Contrairement à mes prévisions, je suis revenu à Antsirabé ; c'est un peu le hasard qui m'a ramené dans ce poste si convoité. Etant un des agents en congé les derniers rentrés, tout était au complet à mon arrivée, à l'exception d'Antsirabé. Aussi, c'est avec beaucoup de joie que j'ai repris la route de mon ancien gîte. Cette région que j'avais quittée depuis plus d'un an, a subi des changements très appréciables. Elle entre dans une ère de prospérité qui, jusqu'à présent, lui avait été fort contestée. Le blé, l'élevage du ver à soie et celui des porcs ont, par suite de l'extension qu'ils sont susceptibles de prendre dans la contrée, conduit plusieurs Européens à créer des industries qui sont la raison d'existence de ces branches de l'agriculture.

C'est ainsi qu'une minoterie possédant les derniers perfectionnements, provenant de la Maison Rose, de Poissy, fonctionne depuis 6 mois et donne une farine pouvant concurrencer n'importe quel produit similaire de France.

Cette usine peut fournir toute la farine nécessaire à Madagascar et pourra même dans la suite, lorsque la culture du blé sera suffisamment étendue, faire de l'exportation sur les Iles voisines. Une filature, dont l'installation réalise les derniers progrès accomplis par cette industrie, a été construite il y a plus d'un an.

Malgré l'impulsion donnée par l'Administration à l'élevage du ver à soie, la production du cocon reste encore insuffisante pour permettre à cet établissement de fonctionner toute l'année. L'indigène consomme une grosse quantité de soie qu'il confectionne lui-même. Le Malgache à l'habitude d'envelopper ses morts dans des étoffes de soie appelées « Lamba mena ». Ces lambas sont, dans les familles riches, renouvelés une fois par an, et cela jusqu'à la disparition complète des restes du défunt. Quant aux gens moins fortunés, ils n'accomplissent qu'une seule fois ce devoir. Mais la plus grande production du cocon a fait diminuer la valeur de ces lambas qui était de 70 à 80 fr et qui est tombée maintenant à 50 fr. Ce prix plus abordable permet aux gens de modeste condition d'imiter ceux plus aisés et l'on arrive à ce résultat, qu'avec une production plus dense, on n'a pas davantage de cocons à dévider à la filature, les Indigènes employant pour leurs besoins la majeure partie de la production à leur usage.

La soie obtenue à cette filature et qui a été envoyée en France, permet d'espérer que l'on arrivera à produire une marchandise pouvant rivaliser avec les soies des Cévennes.

Quant à l'industrie du porc, elle est encore à ses débuts. La période des essais est terminée et l'on a déjà des jambons, des saucissons et de la mortadelle, de la hure et tous produits très appréciés du consommateur.

L'exportation en France et aux Iles de la Réunion et Saint-Maurice est déjà commencée et le succès de cette entreprise semble dès maintenant assuré.

Les divers produits industriels joints à ceux du sol, riz, maïs, manioc et dont l'étendue de culture augmente chaque jour par suite des travaux hydrauliques agricoles entrepris dans cette région,

³ Son camarade de Villepreux et de Tunis, issu comme lui de l'agence de Château-Chinon.

constituent un trafic tel que les moyens de transport actuels sont absolument insuffisants. Aussi le Gouverneur de la Colonie s'est-il vu dans la nécessité de consentir la construction d'une voie ferrée d'Antsirabé à Tananarive. Ces travaux vont commencer incessamment et la richesse de ce pays ne commencera réellement que du jour où le rail réunira les deux localités.

Madagascar qui a été si fortement attaquée, semble depuis quelques années donner meilleure opinion. Si la prospérité de certaines provinces du centre est très marquée, celle des régions côtières ne semble pas en retard. Les vanilleries donnent déjà de très beaux résultats. Les plantations de caféiers, de cacaoyers permettent aussi de fonder de grandes espérances. Certaines de ces plantations sont déjà entrées en rapport et les bénéfices tirés sont un heureux présage pour l'avenir.

Pour arriver à ces premiers résultats, bien des énergies se sont épuisées et beaucoup d'argent a été dépensé. Les entreprises agricoles dans un pays neuf sont fatalement sujettes à beaucoup de recherches et souvent les premiers arrivants ne retirent aucun profit de leur travail, ce dernier sert surtout d'école à ceux qui leur succèdent.

Depuis près de quinze ans on tâtonne à Madagascar, on semble cependant actuellement être arrivé à posséder une méthode appropriée à chaque culture.

Cependant l'installation des plantations demande beaucoup de prudence, il faut de plus avoir un certain capital à sa disposition car les 4 ou 5 premières années ne comportent que des dépenses. Aussi ne peut-on guère conseiller à ceux qui sont dénués de tout avoir d'entreprendre quoi que ce soit dans ce genre d'idées.

J'ai lu avec beaucoup de plaisir le Bulletin. (...) Je vois que parmi les coloniaux, les avis sont assez partagés : les uns trouvent qu'ils sont parfaitement heureux et que cette vie, en général beaucoup plus large qu'en France, leur plaît beaucoup ; les autres dans des phrases pleines de réticences, avouent que leur rêve n'est pas réalisé en quittant la mère Patrie.(...)

Je suis certain que beaucoup de nos camarades de France ne trouvent pas leur sort bien enviable ; aussi je crois qu'aux colonies on peut très bien se faire sa place ; l'expérience nous montre du reste que certains sont enchantés de la situation qu'ils ont acquise et les quelques malheurs survenus ne peuvent que nous faire plaindre ceux qui en ont été victimes mais non décourager ceux qui ont tourné leurs regards vers nos possessions d'outre-mer. En quittant la France, nous sommes tous pourvus d'emploi ; combien de gens arrivent dans ces pays lointains sous des auspices moins heureux. Ce n'est peut-être pas un exemple à beaucoup conseiller cependant, on en voit, et en assez grand nombre, qui réussissent parfaitement. »

Sa lettre suivante, du 16 décembre 1912, est moins optimiste : « Si on en juge par les échos qui nous parviennent, l'Europe semble fort agitée pour l'instant.

La nature probablement très soucieuse de sa bonne répartition des malheurs publics, n'a pas voulu que nous restions sans partager un peu aussi : un fort cyclone s'est abattu sur Diego et Nossi-bé et a tout ravagé sur son passage. Beaucoup de maisons ont été démolies en entier ; il y a eu environ une trentaine de morts, tous indigènes. Les plantations de Nossi-bé qui commençaient à réaliser des bénéfices très appréciables sur leur vanillerie voient tout leur travail anéanti. Les usines à manioc de cette région ont également été emportées dans la rafale. (...) Le courrier des messagerie le Salazie s'est échoué près Diego et sera abandonné.

(...) Les pluies ont commencé et ont amené avec elles la reprise des travaux agricoles, aussi sommes-nous très occupés en ce moment. L'agriculture se développe de toutes parts de plus en plus et la période intéressante pour Madagascar ne fait que commencer. »

Le 7 décembre 1913 : « *Nous venons d'entrer dans la saison des pluies : ce n'est pas très agréable pour les promeneurs, mais la nature, par contre, devient plus agréable. Nos mamelons, cuits par six mois de sécheresse, commencent à reverdir un peu.*

(...) La côte Est de la grande Ile semble en ce moment faire beaucoup de gens heureux. L'école à tous est à peu près terminée et on entre dans une ère de prospérité que l'on était loin d'espérer il y a quelques années.

Les gros capitaux n'avaient guère leur emploi mais on s'aperçoit maintenant qu'avec une centaine de mille francs on peut parfaitement réussir.

Madagascar n'est pas le pays riche décrit au moment de sa conquête, mais il peut assurer à bien des personnes une vie très aisée, difficile à trouver dans la métropole.

Celui qui, comme nous, se trouve dénué de tout avoir, n'y est pas à sa place.

Les propriétaires actuels, gens à petits capitaux, ne peuvent prendre de gérants et s'occupent eux-mêmes de leur exploitation. (...)

La culture du blé était en pleine prospérité à Antsirabe, mais la rouille vient de se déclarer ici sous l'influence de l'humidité et de la chaleur. Cette maladie s'est propagée avec une telle intensité que les semences seront, cette année, à peine recouvrées. Les variétés de blé résistant à la rouille en France, semblent ne pas être assez robustes pour lutter ici contre ce champignon.

Aussi on sera obligé de créer une espèce adaptée au pays en procédant par croisements.

La meunerie reçoit un coup fort dur à supporter, car ce n'est pas avant trois ou quatre ans qu'il sera possible de s'approvisionner en blé. Les pays neufs réservent ainsi des surprises souvent fort désagréables. »

Lettre du 10 janvier 1920 d'Antsirabe : « *Je pensais aller en France cette année, mais les difficultés de vie et de voyage me font reculer. Cependant ma femme et mes trois enfants auraient le plus grand besoin de prendre l'air du pays. C'est partie remise pour 1921.*

Certaines denrées coloniales trouvent place maintenant sur les marchés métropolitains à des prix très avantageux.

Le café, la vanille, le cacao sont en hausse constante et nos colons trouvent maintenant la récompense de leurs peines, les conditions de transport restant toutefois un gros point noir à l'horizon et seront toujours un empêchement au développement de nos colonies. »

L'annuaire de l'année 1922 nous le présente comme « inspecteur de l'agriculture à Antsirabe » et décoré de la médaille du Mérite agricole.

Le 18 décembre 1922, Emile Delgove écrit : « *Nicolas est en France où il a aidé à organiser la section de Madagascar à l'exposition coloniale de Marseille. »*

Les *Annales coloniales* nous permettent ensuite de suivre sa progression professionnelle jusqu'à sa retraite, qu'il prend le 12 février 1927, alors qu'il vient d'être promu « *à la première classe de l'emploi d'ingénieur en chef de travaux pratiques* ».